

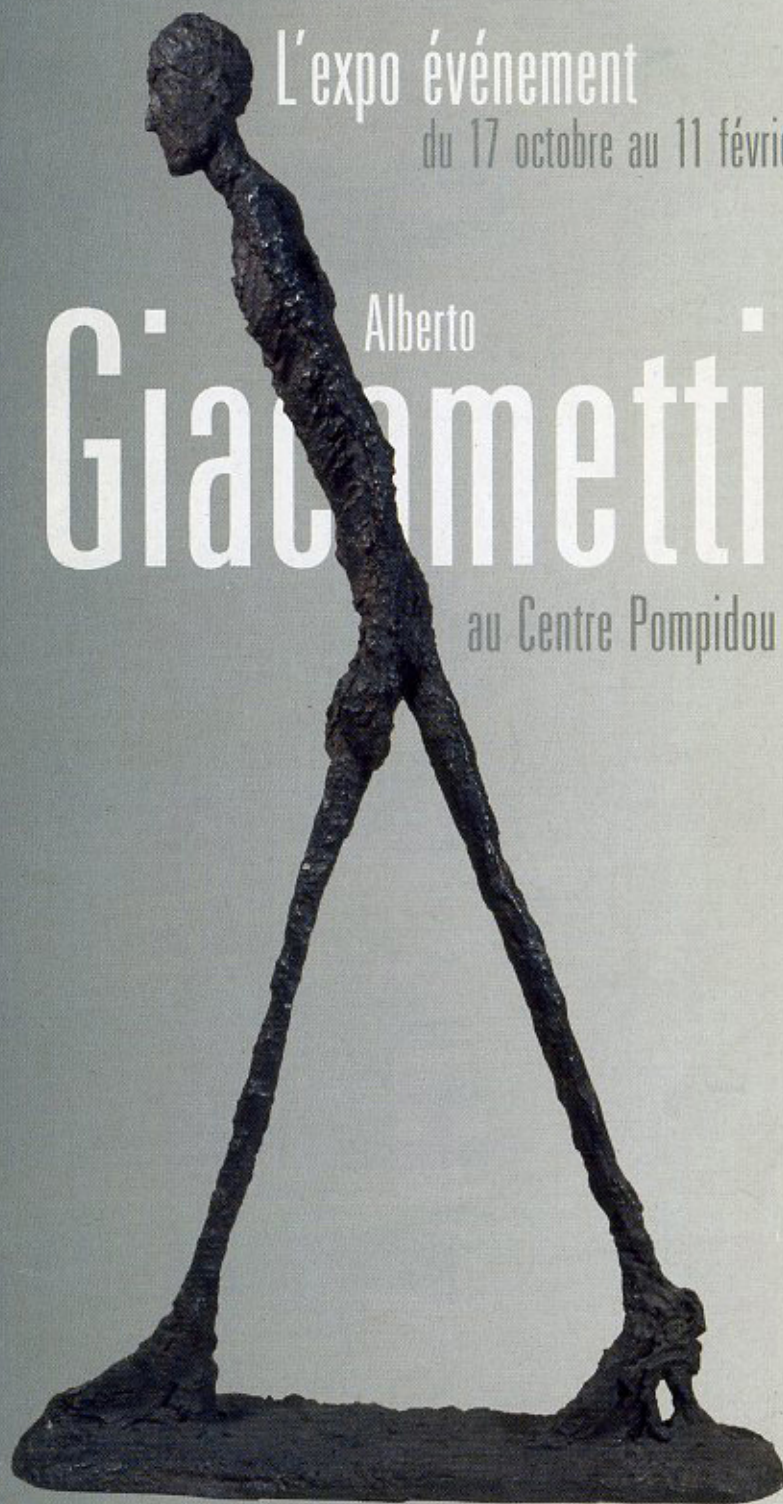
Escalier d'accès à l'atelier
d'Alberto Giacometti,
au 46 de la rue Hippolyte-Maindron
à Paris, en 1961

le nouvel
Observateur

Supplément au n° 2240 du 11 octobre 2007 - Ne peut être vendu séparément

L'expo événement
du 17 octobre au 11 février

Alberto
Giacometti
au Centre Pompidou



L'Homme qui marche I, 1960
Bronze, 180,5 x 23,9 x 97 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti,
Paris © Adagp

Avec le soutien de

LVMH

MOÛT HENNESSY • LOUIS VUITTON

Au cœur de l'atelier

Au commencement était l'atelier, situé au 46 de la rue Hippolyte-Maindron à Paris, non loin du quartier de Montparnasse. Alberto Giacometti y emménage à la fin de l'année 1926. Jusqu'à la fin de ses jours, ce lieu demeurera sa principale résidence artistique. Artistes, modèles, écrivains, photographes : ils seront nombreux à pousser la porte de cette pièce encombrée de sculptures, de chevalets, de tabourets, de cadres, de pinceaux, de récipients, et dont les murs portent la trace de traits de couleur et d'esquisses. Pour la première fois, cet atelier extraordinaire fait l'objet au Centre Georges Pompidou d'une exposition dont le maître d'œuvre est la Fondation Alberto et Annette Giacometti. De nombreux œuvres et documents inédits, provenant des collections de cette Fondation, ont été rassemblés. Viennent s'y ajouter d'autres chefs-d'œuvre des collections du Musée national d'Art moderne, de grands musées étrangers et de collections particulières. Sculptures, peintures, dessins, carnets, manuscrits, photographies redonneront forme non pas tant à l'atelier – dont des fragments de murs seront exposés – qu'à ce qui en est sorti, à savoir une des œuvres les plus importantes qu'ait vu naître le *xx^e* siècle.

Car Alberto Giacometti a certainement été l'un des créateurs les plus humains de son époque. Humain même quand il sculpte un chien, un chat. Humain parce qu'il s'approche au plus près d'une vérité fondamentale de l'existence – qu'elle s'appelle solitude, mort ou temps. Giacometti n'a pas vu notre monde. Il l'a regardé, il n'a cessé de vouloir le regarder, loin, toujours plus loin, au plus profond. Giacometti a été – du titre de l'une de ses plus célèbres sculptures – un « homme qui marche ». Ce supplément du « *Nouvel Observateur* », réalisé avec le soutien de LVMH/Moët Hennessy. Louis Vuitton, mécène de l'exposition, vous invite donc à suivre son pas. Son pas grave et léger.

B. G.



Femme cuillère, 1927
Plâtre, 146,5 x 51,6 x 21,5 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti, Paris
© Adagp

L'itinéraire d'un surdoué

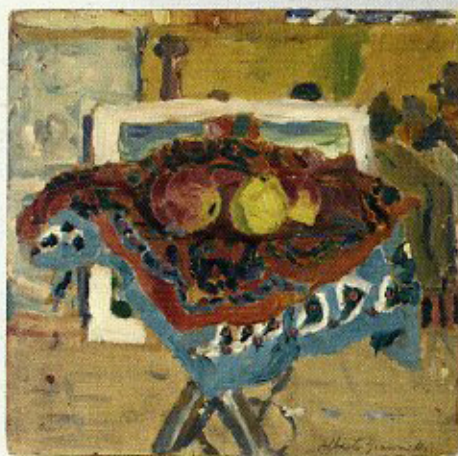
Une si longue marche

Au début des années 1960, deux jeunes artistes américains débarquent à Paris. De la ville, ils ne connaissent que ses légendes dorées, le Quartier latin des étudiants et surtout le Montparnasse des peintres, des écrivains et des intellos. Ils s'appelaient Richard Serra et Philip Glass. Le premier est aujourd'hui l'un des plus célèbres sculpteurs contemporains, le second, ancien élève de Nadia Boulanger, est devenu une des stars de la musique minimaliste. A New York, le printemps dernier, alors que l'imposante rétrospective que lui avait consacrée le Musée d'Art moderne venait d'ouvrir ses portes, Richard Serra nous a raconté ce premier voyage : « Avec Philip Glass, nous avions une idée en tête, nous voulions absolument rencontrer Alberto Giacometti. Nous étions comme des groupies ! Nous savions qu'il suffisait d'aller du côté du Select à Montparnasse pour croiser son chemin. Nous l'avons trouvé facilement. Nous avons échangé quelques mots, et je lui ai demandé si nous pouvions aller le voir dans son atelier de la rue Hippolyte-Maindron. Il nous a donné rendez-vous pour le lendemain. Mais lorsque nous sommes allés le voir, il n'y avait personne. » Richard Serra a quitté Paris sans revoir Giacometti. Mais le souvenir de cette rencontre ratée le fait encore sourire.

Pourquoi deux jeunes Américains voulaient-ils faire la connaissance de cet artiste ? C'est qu'à l'époque Alberto Giacometti est une des figures de proue de la création contemporaine. Il expose en Europe, aux Etats-Unis. A New York, il est soutenu par la galerie Pierre Matisse et par des collectionneurs comme Peggy Guggenheim, l'architecte Gordon Bunshaft, l'industriel G. David Thompson. Une consécration à laquelle Giacometti n'est pas indifférent mais qui ne l'empêche pas pour autant de mener sa vie habituelle, entre

son atelier, les bistrots de Montparnasse et les « bars à poules ». C'est que Giacometti est un homme de terre. Ou plus précisément, un homme de la montagne.

Il est né le 10 octobre 1901 à Borgonovo, dans le canton des Grisons, en Suisse. Son père, Giovanni, est un artiste peintre qui a étudié à



Nature morte aux pommes
vers 1915
Huile sur carton
36,2 x 36,6 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti, Paris
© Adagp

Composition, vers 1927-1928
Plâtre, 32,8 x 16 x 14,1 cm
Coll. Fondation Alberto et Annette
Giacometti, Paris © Adagp

Sculpture, vers 1927-1930
Huile sur toile, 35,1 x 27,5 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti, Paris
© Adagp



Paris, à Munich et en Italie, le pays d'origine des Giacometti. Artiste post-impressionniste, Giovanni fréquente notamment Cuno Amiet (qui sera le parrain d'Alberto) et Ferdinand Hodler (qui sera le parrain du quatrième enfant des Giacometti, Bruno). Giovanni est un homme d'une grande culture. Il possède une riche bibliothèque où son fils nourrira un goût pour la lecture qui ne le quittera jamais. Adolescent, il lira ainsi Novalis, Heine, Hölderlin et Shakespeare. L'atelier du père – ou plutôt ses ateliers car il en possède deux autres, à Stampa et à Maloja – devient aussi le lieu qui le voit prendre goût au dessin puis à la peinture. Il réalise son premier tableau connu à l'âge de 14 ans. Intitulée « Nature morte aux pommes », cette huile sur carton exprime pour une part l'admiration que l'enfant porte à Cézanne. Pour balbutiante qu'elle soit, l'œuvre dénote la volonté de mettre en place une composition : derrière la table recouverte d'un tissu aux couleurs éclatantes sur lequel reposent trois pommes, ne voit-on pas plusieurs tableaux du père, adossés au mur ?

Ce père comprend d'ailleurs très vite qu'il faut encourager la vocation de son fils, aîné d'une petite famille qui compte trois autres enfants : Diego (né en 1902), Ottilia (née en 1904) et Bruno (1907). Il l'encourage donc à s'inscrire à l'École des Beaux-Arts de Genève. Une expérience à laquelle le jeune Alberto mettra vite un terme, préférant suivre les cours de l'École des Arts et Métiers de la même ville, dont les enseignements techniques lui paraissent plus féconds. Mais là encore, l'enseignement ne semble pas convenir

à ce jeune homme paisible qui décide d'interrompre ses études pour accompagner son père à Venise. Les étapes du voyage sont plus qu'instructives.

A Florence, il découvre le Musée égyptien, à Pérouse puis à Assise, ce sont les œuvres de Cimabue et surtout de Giotto qui l'impressionnent. Plus tard, à Rome, le portrait du pape Innocent X de Vélasquez le séduit. Giovanni Giacometti n'est pas mécontent. Pour lui,



Tête du père, plâtre, vers 1927-1930
Plâtre, 28,2 x 22 x 14,6 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti, Paris
© Adagp



Un document inédit : la une de « France Observateur » du jeudi 6 septembre 1962 portant notes et croquis d'Alberto Giacometti
 Fondation Alberto et Annette Giacometti, Paris
 © Adago

Giacometti vu par Genet

« Ses statues semblent appartenir à un âge défunt, avoir été découvertes après que le temps et la nuit – qui les travaillèrent avec intelligence – les ont corrodées pour leur donner cet air, à la fois doux et dur d'éternité qui passe. Ou bien encore, elles sortent d'un four, résidus d'une cuisson terrible : les flammes éteintes, il devrait rester ça. Mais quelles flammes ! »

Extrait de « L'Atelier d'Alberto Giacometti », par Jean Genet, Gallimard, coll. « L'Arbalète ».

...et par Jean-Paul Sartre

« En prenant le contre-pied du classicisme, Giacometti a restitué aux statues un espace imaginaire et sans parties. En acceptant d'emblée la relativité, il a trouvé l'absolu. C'est qu'il s'est avisé de sculpter le premier l'homme tel qu'on le voit, c'est-à-dire à distance. A ses personnages de plâtre il confère une distance absolue comme le peintre aux habitants de sa toile. Il crée sa figure "à dix pas", "à vingt pas", et quoi que vous fassiez, elle y reste. Du coup, la voilà qui saute dans l'irréel, puisque son rapport à vous ne dépend plus de votre rapport au bloc de plâtre : l'art est libéré. »

Extrait de « Situations III, Lendemain de guerre », par Jean-Paul Sartre, Gallimard.

Alberto Giacometti peignant Annette
 Paris, 1954



© Sabine Weiss / Repro / EYEDSA

étudier l'art c'est avant toute chose « apprendre à voir ». Son fils donc, apprend. Mais il apprendra encore mieux à Paris, la capitale des arts et des artistes.

En janvier 1922, alors qu'il est âgé de 21 ans, Alberto Giacometti s'inscrit à l'Académie de la Grande-Chaumière. Et comme il a décidé de se consacrer à la sculpture, il fréquente le cours du sculpteur montalbanais Antoine Bourdelle. Mauvaise pioche, pourrait-on dire. Car rapidement le jeune homme réalise que ses premiers travaux (une sculpture polychrome, un buste inspiré par Archipenko) n'ont pas vraiment l'œil du maître. Est-ce pour cette raison qu'un jour, le père d'Alberto vient travailler dans ce même atelier, parmi les autres étudiants ? Grâce aux subsides qu'il lui accorde, celui-ci a les moyens de louer un atelier (au 77, avenue Denfert-Rochereau) où il peut faire poser des modèles.

Loïn d'être vaines, ces années de formation sont aussi celles des rencontres. Alberto Giacometti fait la connaissance des futuristes italiens Massimo Campigli et Gino Severini puis, un peu plus tard, de Zadkine et de Lipchitz, figure de proue de la sculpture cubiste. En 1927, deux de ses œuvres sont retenues pour le Salon des Tuileries : la « Femme cuillère » et « Couple », deux pièces remarquées qui dénotent l'attrait qu'éprouve alors l'artiste – et il n'est pas le seul ! – pour l'art africain. Giacometti n'est pas peu fier de constater que sa « Femme cuillère » a été placée dans la même salle que « l'Oiseau dans l'espace », sculpture en métal poli de Brancusi : « C'est l'unique chose que je sens vraiment plus forte que la mienne dans ce Salon », écrira-t-il aux siens.



Isabel I, vers 1936
 Plâtre, 30,3 x 23,5 x 21,9 cm
 Coll. Fondation Alberto et Annette Giacometti, Paris
 © Adago



Isabel II, vers 1938-1939
 Plâtre rehaussé au crayon, 21,6 x 16 x 17,4 cm
 Coll. Fondation Alberto et Annette Giacometti, Paris
 © Adago



Femme couchée qui rêve
1929, bronze
23,7 x 42,6 x 13,6 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti, Paris
© Adagp

Ce succès lui permet, dès la fin des années 1920, d'exposer dans les galeries de Saint-Germain-des-Près : chez Zak, chez Georges Bernheim, chez Jeanne Bucher – galeriste alors débutante qui montrera des œuvres de Giacometti à André Masson. Qu'il ait pu alors rencontrer les surréalistes n'a rien de surprenant. Il partagera avec eux – Eluard, Crevel, Aragon – les jeux de libre association des mots. Et avec Breton, c'est une réelle amitié qui se nouera, au point que le premier considérera le second comme « un enfant et un ami ». La période surréaliste de Giacometti se traduit par une série d'œuvres aux formes plus acérées, telle « Pointe à l'œil », « Objet désagréable » (« qui semble un phallus hérissé de clous », comme l'écrit Yves Bonnefoy dans son « Giacometti » (1) ou encore « Femme égorgée ». Même « Caresse » – avec sa main gravée dans un bloc de marbre creusé d'une double indentation – voit sa douceur ébranlée lorsque l'on parvient à y discerner, en faisant pivoter l'image de cette sculpture, une tête à la bouche béante. Si les critiques d'art se sont parfois risqués à interpréter les œuvres de Giacometti – et notamment celles de sa période surréaliste –, celui-ci, qui s'exprimait pourtant volontiers, n'a jamais mis en avant le sens qu'il donnait à ses créations. « Je voulais, dit-il, que mes sculptures aient de l'intérêt, qu'elles signifient quelque chose pour les autres. J'avais ce besoin des autres et me préoccupais beaucoup de pouvoir les atteindre ou non. » Ce désir de compréhension – ou plutôt « d'intérêt », comme il le dit lui-même – traduit chez l'artiste le souci d'exister face au regard de l'autre. Mais dans le même temps, ce qui va importer de plus en plus pour lui, c'est la question de son propre regard.



Yanaihara I, 1960
Plâtre, 45 x 31,3 x 13,4 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti, Paris
© Adagp

Les dates de Giacometti

- 1901. Naissance d'Alberto Giacometti le 10 octobre à Borgonovo (Suisse). Ses parents, Giovanni Giacometti et Annetta Stampa, auront trois autres enfants : Diego (né en 1902), Ottilia (1904), Bruno (1907).
- 1922. Arrive à Paris pour étudier la sculpture.
- 1926. Le 1^{er} décembre, s'installe dans l'atelier du 46 rue Hippolyte-Maindron, Paris 14^e.
- 1931. Devient membre du groupe surréaliste.
- 1932. Première exposition personnelle à Paris.
- 1934. Première exposition à New York.
- 1935-1941. Fréquente Balthus, Tal-Coat. Rencontre Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre en 1941.
- 1936. Le Musée d'Art moderne de New York acquiert « le Palais de 4 heures », première œuvre dans un musée.
- 1946. Série de portraits de personnalités (Marie-Laure de Noailles, Simone de Beauvoir, colonel Rol-Tanguy).
- 1948. Nouvelle expo à New York, chez Pierre Matisse (qui lui consacra quatre autres expos en 1950, 1958, 1961, 1964). La préface du catalogue est écrite par Jean-Paul Sartre.
- 1955. Rétrospectives à New York, à Londres, et en Allemagne.
- 1962. Grand Prix de la sculpture à la Biennale de Venise.
- 1966. Meurt le 11 janvier à l'hôpital de Coire (Suisse).



Alberto Giacometti
avec sa mère à Stampa,
région des Grisons,
Suisse, en 1961

© Henri Cartier-Bresson/MAGNUM photos

Giacometti est un créateur inquiet. La rupture qui va se produire au lendemain de la guerre – période durant laquelle il a fait la connaissance en Suisse d'Annette Arm, qu'il épousera en 1949 – le voit développer un nouveau style : « Des figures de style variable, écrit Véronique Wiesinger dans son « Giacometti » (2), rugueuses et barbares, bustes et figures filiformes d'hommes et de femmes faits de « grumeaux d'espace », selon l'expression de Sartre. » Certes, Giacometti n'a pas tiré un trait sur l'équipée surréaliste – dont il a d'ailleurs été exclu en 1935 – mais il n'en commence pas moins à développer une quête qui va le placer face à lui-même. Giacometti s'interroge sur ce qu'il voit, sur la manière dont il voit. Et plus encore, sur la

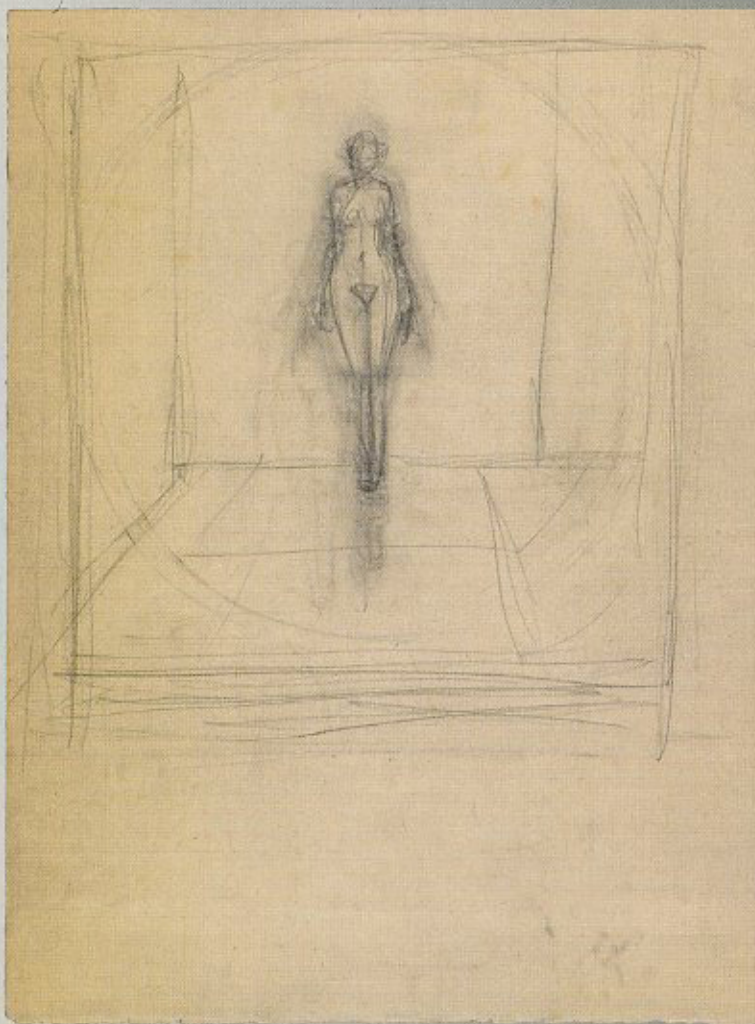


Tête de la mère, plâtre
vers 1927
Plâtre. 33,4 x 23,7 x 12,5 cm
Coll. Fondation Alberto et
Annette Giacometti, Paris
© Adagp

La jeune fille et la mort

« Un jour, alors que je voulais dessiner une jeune fille, quelque chose m'a frappé, c'est-à-dire que, tout d'un coup, j'ai vu que la seule chose qui restait vivante, c'était le regard. Le reste, la tête qui se transformait en crâne, devenait à peu près l'équivalent du crâne du mort. Ce qui faisait la différence entre la mort et la personne : c'était son regard. Alors je me suis demandé – et j'y ai pensé depuis – si, au fond, il n'y aurait pas intérêt à sculpter un crâne de mort. On a la volonté de sculpter un vivant, mais dans le vivant, il n'y a pas de doute, ce qui fait le vivant, c'est son regard. »

Extrait d'un entretien de Giacometti avec Georges Charbonnier, 3 mars 1951. Reproduit dans les « Écrits ».



Nu debout encadré et encerclé, vers 1942
Crayon sur papier, 32,9 x 24,5 cm
Coll. Fondation Alberto et Annette Giacometti,
Paris © Adagp



Grande femme
1958, plâtre peint
188,3 x 28,8 x 40,9 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti,
Paris © Adagp



Grand nu debout
vers 1960, huile sur toile
150 x 25 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti,
Paris © Adagp



Nu debout sur socle cubique, 1953
Plâtre rehaussé au pinceau, 43,5 x 11,7 x 11,8 cm
Coll. Fondation Alberto et Annette Giacometti,
Paris © Adagp

manière dont il éprouve ce qu'il voit. Ses modèles – tels James Lord, son frère Diego, ou l'étonnant professeur japonais Isaku Yanaihara – ont raconté ces infinies séances de pose au cours desquelles l'artiste, à l'image d'un toréador, plantait ses banderilles (son regard) sur leur corps, matière inerte qu'il ne cesse de sonder sans jamais perdre le point de vue de l'espace, des objets qui les entourent. Dix fois, cent fois, Giacometti recommence, détruit, revient sur un trait, un volume. Et toujours il s'interroge sur la manière dont il pourrait représenter cette matière qui s'épaissit, qui fuit, qui se dérobe. De là ces échelles si différentes de ses œuvres – telles ses minuscules figurines – dont la grandeur ou la petitesse ne retire en rien à la portée de la représentation.

Pour Giacometti, les défis sont multiples, infinis. Ainsi, par exemple, lorsqu'il s'attaque au mouvement. Contrairement au photographe Henri Cartier-Bresson qui privilégie la notion « d'instant décisif », Giacometti ne cherche pas à représenter un mouvement arrêté ou décomposé. Ce qu'il souhaite – et nous suivons ici les pas de son célèbre « Homme qui marche » mais aussi de son « Chien » et son « Chat », – c'est y inclure la notion du temps. Le temps de la vie comme le temps de la mort. Giacometti est un artiste de l'exception temporelle. Ses peintures – ainsi ses portraits d'Annette, de Diego, de Jean Genet et de bien d'autres – traduisent ce même enfoncement vers la disparition. Plus il dessine, plus



Le chat, 1951
Plâtre original utilisé pour la fonte,
rehaussé au pinceau
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti, Paris
© Adagp



Le Nez (esquisse), 1947
Plâtre, 43 x 9,7 x 23 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti,
Paris © Adagp

Les mains de Giacometti

« Devant ces mains qui sont le centre de l'œuvre, au contact du visible et de l'invisible comme dans un geste de monstration ou d'offrande, je me souviens maintenant de Giacometti lui-même, dans l'atelier, les mains levées vers la petite masse de terre mouillée ou de plâtre dont il allait faire une figure, – les mains serrées sur celle-ci, bientôt, pour lui donner une forme, les mains travaillant ensemble à en dégager une vie, une âme : ces mains qui tout à l'heure, le travail laissé pour un temps, iraient desserrer, resserrer, autour d'autres statues toujours en un sens la même ces bouts d'étoffe humide dont on ne savait trop si c'était des bandelettes, des langes. Giacometti était alors tout entier – des photographies le montrent – dans ces mains qui modelaient à l'endroit où son regard se posait. Les heures pouvaient passer, du coup, la matière changeant de forme dix fois, cent fois sans que, pour l'observateur, rien n'advienne : car le temps pour Giacometti cessait alors, il était revenu à une origine. »

Extrait d'« Alberto Giacometti, Biographie d'une œuvre », par Yves Bonnefoy, Flammarion.

Grande tête II
1958 - 1959
Plâtre peint
58,1 x 26,4 x 22,5 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti,
Paris © Adagp



il peint, plus il creuse, plus il se rapproche de l'os, du crâne. Ses sculptures filiformes ne semblent pas dire autre chose que ce long étirement des corps qui, réduits à l'épaisseur de leur squelette, paraissent promis à une inéluctable disparition.

Artiste inclassable, Giacometti ? Il l'est en effet si l'on tente d'assimiler son parcours à un courant. Il l'est tout autant si l'on considère que Giacometti a été un sculpteur, un dessinateur, un peintre et, même, un écrivain. Ces modes d'expression ne sont pas chez lui véritablement complémentaires : chacun est autonome. Le dessin, par exemple, ne prépare jamais la sculpture. Et quand il dessine une sculpture, il le fait dans le souci de la représenter autrement que dans son image réelle. « Je suis tout à fait incapable d'exprimer quelque sentiment que ce soit dans mon travail, confiait-il à James Lord. J'essaie simplement de construire une tête, et rien de plus. » Tout est là, dans ce « rien de plus » qui délimite l'ambition de l'œuvre. Et laisse entendre son combat, sa démesure.

BERNARD GÉNIÈS

(1) Ed. Flammarion.

(2) Gallimard, coll. « Découvertes ».

Petit buste de Silvio
vers 1944-1945
Plâtre, 7,7 x 4,5 x 4 cm

Petit buste de Silvio
vers 1944-1945
Plâtre, 6,5 x 4 x 4 cm

Petit buste de Silvio
sur socle
vers 1944-1945
Bronze, 11,2 x 6 x 6,3 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti, Paris
© Adagp





Toute petite figurine
vers 1937-1939
Plâtre, 4,5 x 3 x 3,8 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti,
Paris © Adagp

Un entretien
avec Véronique Wiesinger (*)

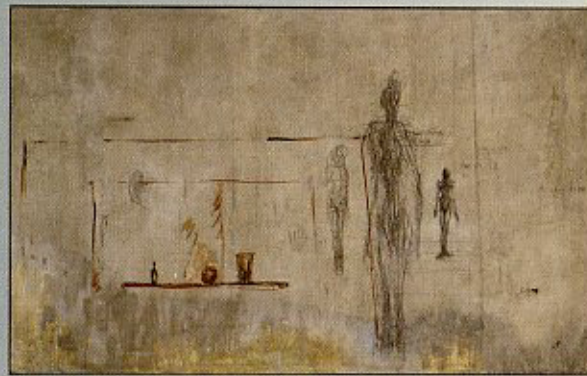
Exposer Giacometti

Le Nouvel Observateur. – *Comment se présente cette exposition consacrée à l'atelier de Giacometti ? Avez-vous conçu un parcours chronologique ?*

Véronique Wiesinger. – L'exposition s'ouvre sur un cheminement chronologique puisqu'elle commence par évoquer la jeunesse suisse et les débuts parisiens d'Alberto Giacometti. La présentation prend un tour thématique à partir du moment où il entreprend de forger son propre univers. Alberto Giacometti est un artiste qui n'a cessé, durant toute sa vie de créateur, de s'appuyer sur des thèmes qu'il va reprendre, retravailler. On n'est donc pas du tout dans un cheminement linéaire. Il y a dans sa démarche un aspect circulaire que j'ai essayé de mettre en lumière dans le parcours.

N. O. – *Quels thèmes avez-vous retenus ?*

V. Wiesinger. – Il y a bien sûr celui de l'atelier, avec notamment la présentation de fragments des murs de ses trois principaux ateliers de Paris, Stampa et Maloja. L'atelier est un thème déterminant chez lui car c'est quelqu'un qui avait vraiment mis en place, comme on le sait, une sorte de rituel : il avait des horaires – des horaires impossibles –, il faisait poser les gens complètement immobiles sur une certaine chaise, à un certain endroit qui était marqué au sol. Il y avait des distances précises à respecter. Cette configuration qui prend place entre lui et le modèle me paraît absolument déterminante. De la même manière, la dimension de l'atelier est importante



[Nature morte
et tête d'homme]
Peinture murale
sur toile
(déposée en 1972)
150,4 x 94,1 cm
Coll. Fondation Alberto
et Annette Giacometti,
Paris © Adagp

pour comprendre la taille des œuvres, parce qu'il les crée dans un certain environnement et que c'est parce qu'elles sont justes à l'intérieur de cet environnement qu'elles sont justes partout : il y a là une idée du microcosme dans le macrocosme, l'atelier devenant le reflet de sa propre boîte crânienne.

Parmi les thèmes majeurs, il y a également celui du surréalisme. On sait qu'il l'a d'abord approché par le biais des dissidents du mouvement puisqu'il entre d'abord en contact avec André Masson, Michel Leiris et le groupe de la rue Blomet. Ce n'est que par la suite qu'il rencontre André Breton. Les thèmes chers au surréalisme comme le rêve, l'occultisme, la psychanalyse lui sont déjà familiers. Giacometti lit énormément, il annote les ouvrages qui ont attiré son attention. Très tôt aussi il s'est intéressé aux phénomènes du subconscient. Dans la correspondance avec sa famille, on se raconte les rêves que l'on fait. D'une certaine manière, je dirai que le surréalisme ne le surprend pas. Il y arrive en territoire connu.

N. O. – *Le thème de la tête est également très important...*

V. Wiesinger. – C'est le fil rouge de l'exposition. Des années 1920 jusqu'aux années 1960, Giacometti a exploré ce thème sur lequel il va proposer des solutions formelles très nouvelles. J'ai choisi de l'aborder plus précisément dans une salle consacrée aux années 1930 et 1940. Avant la guerre, Giacometti travaille sur des têtes qui sont des modèles parmi d'autres, qu'il s'agisse de son frère Diego, d'une amie ou de modèles professionnels. Après la guerre, en 1946, il fait exceptionnellement une série de portraits de personnalités de l'époque, comme Simone de Beauvoir, le colonel Rol-Tanguy ou Marie-Laure de Noailles. Aussitôt après, le portrait disparaît

Atelier et maison d'Alberto Giacometti,
rue Hippolyte-Maindron à Paris



Rencontre avec Jean-Paul Claverie (*)

Les raisons d'un mécénat

Le Nouvel Observateur. – *Le groupe LVMH-Moët Hennessy-Louis Vuitton a choisi d'apporter son soutien à l'exposition « l'Atelier d'Alberto Giacometti ». Quelles sont les raisons qui vous ont incité à faire ce choix ?*

Jean-Paul Claverie. – « L'Atelier d'Alberto Giacometti » est la trentième exposition nationale réalisée grâce à LVMH-Moët Hennessy-Louis Vuitton, dont le mécénat artistique se consacre largement à la découverte ou redécouverte par tous les publics d'artistes majeurs de l'histoire de l'art et de notre civilisation. Après Richard Serra, dont nous venons de soutenir la rétrospective au MoMA à New York, cet automne à Paris nous permettrons la révélation d'un ensemble exceptionnel d'œuvres d'Alberto Giacometti, qui s'affirme aujourd'hui comme l'une des plus extraordinaires figures du XX^e siècle. Avec plus de 600 pièces pour la plupart jamais montrées, cette exposition permettra de sortir d'une approche trop limitée du travail d'Alberto Giacometti, en exprimant son idée de l'homme dans le monde à laquelle répond alors une nouvelle architecture du monde face à l'homme. Giacometti est bien une référence majeure, un socle identitaire, en particulier pour la démarche des artistes d'aujourd'hui.

N. O. – *Cette exposition a pour thème « l'Atelier ». C'est là un thème qui ne peut que vous concerner, à travers l'activité du groupe LVMH dans la mesure où celui-ci produit des biens eux-mêmes fabriqués dans les ateliers où le savoir-faire importe avant toute chose...*

J.-P. Claverie. – L'exposition développée au sixième étage du Centre Pompidou s'articule autour du thème de « l'atelier » que Giacometti possédait dès 1926 à Paris, au 46 de la rue Hippolyte-Maindron. La plupart des œuvres détenues par la Fondation en proviennent.

Ce mot « atelier » nous est en effet également extrêmement familier, c'est le lieu où bat le cœur de la plupart de nos maisons et de leur savoir-faire. Des savoir-faire si extraordinaires qu'ils sont le plus souvent qualifiés de métiers d'art : la haute couture, la maroquinerie, la joaillerie, l'horlogerie... L'atelier est un fantastique terrain où se nouent les liens magiques des artisans et des créateurs, où se perpétuent depuis des générations des gestes d'une infinie habileté. En fait, tout est au service du rêve et de la beauté pour y réaliser des produits magnifiques. John Galliano dialogue pour Dior avec les couturières, Marc Jacobs chez Vuitton avec les plus habiles des maroquiniers, et les artisans de Chaumet font naître les plus fabuleuses parures... Depuis nos « ateliers » rayonnent toutes ces valeurs liées à l'art de vivre français et célèbres dans le monde entier.

N. O. – *Le mécénat de LVMH ne s'applique pas seulement aux expositions. Il touche aussi d'autres domaines d'activités. Pourriez-vous nous préciser lesquels, nous pensons notamment aux actions menées en faveur des publics scolaires et de la jeunesse...*

J.-P. Claverie. – Chaque année, à l'occasion de l'événement culturel dont nous sommes les mécènes, LVMH développe trois

Giacometti est
une référence
majeure pour
les artistes
d'aujourd'hui



D.R.

autres initiatives de mécénat : humanitaire, pédagogique, et en faveur des jeunes talents.

Dans le domaine humanitaire, les manifestations d'inauguration de nos expositions sont systématiquement organisées au profit d'une cause liée à la solidarité, sociale ou médicale. Pour Giacometti, LVMH apportera son soutien à la Fondation Claude Pompidou, maintenant présidée par Mme Jacques Chirac, afin de contribuer à ses remarquables projets en faveur des personnes frappées par la maladie d'Alzheimer.

L'action pédagogique est une constante depuis plus de douze ans. Nous avons mis en place des ateliers pédagogiques qui ont permis à des milliers d'enfants âgés de 7 à 11 ans de découvrir des artistes essentiels et de dialoguer avec eux. Cette initiative qui a largement fait école, sera reprise au Centre Pompidou pour Giacometti.

Enfin, nous organisons depuis quinze ans le Prix LVMH des Jeunes Créateurs qui permet aux étudiants des écoles d'art en France et dans le monde de concourir autour d'un thème lié à l'exposition – pour Giacometti, le thème sera « la nécessité de la répétition » – et de gagner des bourses d'études permettant aux lauréats de compléter leur formation au contact d'autres créateurs et d'autres cultures.

N. O. – *En octobre 2006 a été annoncée « l'ouverture » de la Fondation Louis Vuitton pour la Création. Où en est actuellement le projet ?*

J. P. Claverie. – L'annonce en octobre 2006 de la création de la Fondation Louis Vuitton pour la Création et de son bâtiment construit par Frank Gehry au Jardin d'Acclimatation a engagé une démarche dynamique et fructueuse puisque le permis de construire vient d'être accordé, en août dernier. Ce magnifique projet reçoit d'ailleurs un écho enthousiaste dans le monde entier.

N. O. – *L'existence de cette Fondation remet-elle en cause votre politique de mécénat des grandes expositions ? Sinon, quels sont vos projets en ce domaine ?*

J.-P. Claverie. – La Fondation Louis Vuitton ne relâche en rien notre engagement en faveur de la culture et des musées. 2007 a été particulièrement riche dans ce domaine, puisque nous avons été les mécènes de la rétrospective Richard Serra au MoMA à New York, de l'intervention Anselm Kiefer au Grand Palais à Paris cet été. En 2008, nous serons le mécène d'un événement exceptionnel, « Picasso et les Grands Maîtres », qui se déroulera à l'automne au Grand Palais, au Louvre et au Musée d'Orsay. Dès mai 2008 nous soutiendrons l'intervention de Richard Serra au Grand Palais, l'un des plus remarquables artistes d'aujourd'hui, d'ailleurs présent dans nos collections.

Propos recueillis par Henri Le Tennier

() Conseiller du Président de LVMH,*

Administrateur de la Fondation Louis Vuitton pour la Création.

Le guide

EXPOSITIONS

Au Centre Georges Pompidou

« L'Atelier d'Alberto Giacometti, collection de la Fondation Alberto et Annette Giacometti »

Plus de 600 œuvres, dont près de 200 sculptures et plâtres peints, 60 peintures, 170 dessins, 190 photographies et de nombreux documents d'archives appartenant à la Fondation Alberto et Annette Giacometti, sont exposées aux côtés d'une sélection d'œuvres de la collection du Centre Pompidou/Musée national d'Art moderne et de quelques prêts de grands musées et de collections particulières. Niveau 6, galerie 1 du Centre. Tous les jours sauf mardi, de 11h à 21h, et jusqu'à 22h le jeudi. Renseignements : 01-44-78-12-33 et www.centrepompidou.fr. Du 17 octobre au 11 février 2008.

A la Bibliothèque nationale de France

« Alberto Giacometti, œuvre gravé »

L'exposition illustre le processus de création de l'artiste dans le domaine de l'estampe à travers la présentation de ses réalisations majeures (à l'image de « Paris sans fin », portrait de la capitale à travers 150 planches dessinées), mais aussi de matrices, travaux préparatoires et épreuves en provenance de la Fondation Alberto et Annette Giacometti et dont la plupart sont montrés pour la première fois. Signalons qu'à cette occasion, la Fondation fait don à la BNF de 14 planches, dont un portrait rare de Tristan Tzara sur chine. Site Richelieu, galerie Mazarine, 58 rue de Richelieu, Paris 2^e. Du mardi au samedi de 10h à 19h, le dimanche de 12h à 19h. Fermé le lundi et les jours fériés. Du 19 octobre au 13 janvier 2008. Renseignements : 01-53-79-59-59 et www.bnf.fr.

Visites, rencontres et ateliers

Le Centre Pompidou organise plusieurs visites et rencontres (rendez-vous à l'entrée de l'exposition muni du billet). Tous les samedis, visite commentée à 15h30. Visites thématiques le 13 janvier à 16h (Giacometti et son modèle) et le 27 janvier à 16h (De la sculpture surréaliste à la sculpture du retrait). Rencontres avec Paola Carola (modèle de Giacometti) le 20 octobre à 17h, puis avec Thierry Dufrêne, professeur d'histoire de l'art contemporain à Paris X et auteur de plusieurs essais consacrés à Giacometti, le 17 novembre à 17h. Un dialogue autour de « Cône (monument pour une place) » entre Véronique Wiesinger et Emmanuel Saulnier aura lieu le 4 novembre à 11h30 (petite salle du Centre). Atelier pour les enfants : de 14h30 à 16h30 les samedis et dimanches en famille et pendant les vacances scolaires, du lundi au samedi (sauf mardis et 31 décembre). A partir de 6 ans. Rendez-vous dans l'atelier situé dans l'exposition.

A LIRE



Pour découvrir l'œuvre et l'artiste

Fidèle au cahier des charges de la collection « Découvertes », ce volume apporte tous les éléments biographiques, artistiques et critiques qui permettent d'approcher l'artiste et l'œuvre d'une manière très claire. Le tout accompagné de riches illustrations (photos, œuvres, manuscrits). En fin d'ouvrage, une sélection de textes de Ponge, Genet, Leiris, Sartre, Donald Judd.

« Giacometti, la figure au défi », par Véronique Wiesinger, Gallimard, coll. « Découvertes », 160 p., 13,50 euros.



Le catalogue de l'exposition

Une somme pour évoquer l'atelier de l'artiste, son œuvre de sculpteur et de dessinateur, son travail de copiste, ses rapports avec les écrivains. Au sommaire également des essais sur l'accueil critique de Giacometti aux Etats-Unis ou sur le problème de l'exposition des œuvres. Ces textes passionnants sont signés Véronique Wiesinger, Cecilia Braschi, Donat Rütiman, Michael Brenson, Thierry Dufrêne. Avec plus de 500 illustrations couleur.

Collectif, sous la direction de Véronique Wiesinger. Ed. du Centre Pompidou/Collection de la Fondation Alberto et Annette Giacometti, 380 p., 500 illust., 39,90 euros.

Une réédition de Genet

C'est en 1954 que Jean Genet fit la connaissance de Giacometti, par l'intermédiaire de Jean-Paul Sartre. Durant trois années, l'écrivain posa à plusieurs reprises pour Giacometti qui fit de lui quatre dessins et trois tableaux. Pendant les séances de pose, Genet prit des notes qu'il utilisa pour rédiger ce texte mêlant conversations, commentaires et appréciations. Giacometti fut le seul artiste que Genet admira vraiment. Ce petit livre vient le rappeler avec une force et une émotion qui sont demeurées intactes.

« L'Atelier d'Alberto Giacometti », par Jean Genet, Gallimard, coll. « L'Arbalète », 96 p., 20 euros.



Alberto Giacometti écrits



« Ecrits », par Alberto Giacometti, Hermann, 562 p., 35 euros.

Les écrits

Cette nouvelle édition, établie en collaboration avec la Fondation Alberto et Annette Giacometti, est « augmentée, revue et corrigée ». Ces précisions ne sont pas vaines puisque par rapport à l'édition précédente, on trouve de très nombreux ajouts, tant pour ce qui est des textes que des nombreuses illustrations (reproductions de pages de carnets, de lettres, de manuscrits). Un travail scientifique indispensable qui permet d'approcher au plus près l'œuvre et le personnage.

Et aussi...

Chez Hazan, dans la collection « Essais, écrits sur l'art » paraît une édition revue et augmentée du « Giacometti » de Pierre Schneider (88 p., 19 euros). Chez le même éditeur, on lira avec intérêt la somme que Thierry Dufrêne consacre au « Journal de Giacometti » (384 p., 27 euros), biographie conjointe de l'artiste et de son œuvre. Signalons enfin, aux éditions L'Echoppe, « Une soirée avec Giacometti », d'Alice Bellony, et chez Dilecta, « Giacometti, le jamais vu » par Marcelin Pleyne (60 p., 16 euros).

